

# LE CANADA FRANÇAIS

Publication de l'Université Laval

---

---

## REPORTAGE

### DANS LES CHANTIERS

---

Les brumes du matin sont si lourdes qu'elles cachent le lac et les frondaisons qui l'entourent. Intermittent, un clapotis révèle l'eau proche. Ma porte s'ouvre sur ce bruit doux et l'envahissement du sable, un sable rude, grenu, aux teintes de soufre. Il est six heures. Déjà des hommes circulent, bottés de cuir, le col ouvert à l'air froid, imprécis dans la fumée d'eau qui se referme sur eux. Ils attendent l'appel du déjeuner que battra en cadence, sur le triangle d'acier suspendu à une corde, le cuisinier du poste.

Je suis depuis la veille au lac Brown, au cœur de la Mauricie, en forêt. C'est l'automne. Un triple désir m'a conduit vers ce pays perdu: oublier un instant mon métier de journaliste, prendre à la mouche quelques truites, voir le travail et la vie des chantiers. A quatre-vingts milles environ des Trois-Rivières, au nord de la rivière Mattawin, j'ai asile dans un centre d'opérations forestières. Je le dois à l'hospitalité légendaire de M. Jean-J. Crête, celui qu'on appelle le roi de la Mauricie, et à son fils Jean-Paul, en charge des activités qui rayonnent du lac.

La brume se lève, présage de pluie. Elle se déchire peu à peu, s'effiloche, s'envole. La nappe claire du lac parait, verdâtre près de la berge rousse, bleu sombre plus loin, si calme qu'on dirait une vitre colorée, au pied des montagnes qu'elle réfléchit. Deux huards s'y ébattent, le mâle et sa femelle. Ils plongent et replongent, en attendant que les pétarades de l'énorme moteur portatif, attelé à la barge de

*drave* qui semble se reposer, les chassent vers les baies ombreuses qui leur redonneront la paix.

—On va manger ! crie une voix.

C'est le médecin du lieu, le docteur Raymond Gauthier, montréalais qui vient de terminer à l'hôpital son internat, et que l'attirance de l'inconnu, de l'aventure, exile ici pour six mois. Il est déjà vêtu à la bûcheronne, avec sa culotte de chasse et ses bottes huilées, sa chemise de flanelle détachée à la gorge, sans cravate. Dans cette contrée, la chemise rude est de rigueur, la cravate un anachronisme. Nous prenons Jean-Paul Crête chez lui, nous hâtons à trois vers la cuisine. Sans s'expliquer pourquoi ni comment, tout le monde a faim. Le grand air, dit-on, et la vertu de l'exemple.

Pour atteindre au lac Brown, il faut traverser la rivière Saint-Maurice, à mi-chemin entre Grand'Mère et La Tuque. Nous sommes au confluent de la Mattawin, qui amène au printemps le bois de pulpe coupé dans les solitudes, et le confie au courant rapide du Saint-Maurice, qui à son tour le portera jusqu'aux papeteries de Grand'Mère et des Trois-Rivières. Construite au coût de \$42,000., une étroite route de gravier conduit du Saint-Maurice au lac. Elle longe d'abord la Mattawin, pique vers le nord-ouest, s'agrippe au flanc des montagnes, bifurque à angle droit ou presque, se coule entre des falaises rocheuses. Elle se ressaisit et se redresse, rampe soudain à la base de promontoires, contourne des escarpements bleus d'épinettes, escalade des pics, plonge vers des criques aux eaux tourmentées, qu'elle enjambe sur des ponts de billes non écorcées. Après seize milles de ces acrobaties, la route s'élargit et s'apaise, fatiguée, pour s'arrêter sur le plateau sableux où s'érigent les constructions du poste.

Passé le Saint-Maurice, c'est la montagne et la forêt, la sauvagerie. Hors les habitations de quelques employés, pas une maison. La région est si rébarbative qu'aucun colon n'oserait y bâtir sa cabane, dans l'espoir de sillons à ensemençer. Les crêtes dominant, bleues, noires, vert sombre, selon les jeux de l'ombre et de la lumière. Du sable, de la roche, puis de la roche et du sable. Aussi confiantes que des poules, les gelinottes picorent sur la route, cherchant l'avoine tombée de sacs troués, et des geais gris-bleu, curieux,

semblent se demander les raisons de votre présence. Des lacs qui se versent dans des criques, des criques qui fuient vers les rivières, coulant vers l'est en direction du Saint-Maurice, lequel se jette dans le grand fleuve. A travers le sable et le roc, s'y cramponnant Dieu sait comment, les arbres vivent et grandissent. Des conifères et aussi, puisque nous sommes en pays de seconde pousse, ces essences que méprise l'homme des bois: bouleaux habillés de blanc,—bois de chauffage des bûcherons,—trembles grelottants, peupliers au feuillage jauni. Ça et là, inutiles à l'industrie du papier, des merisiers rouges et des hêtres, quelques érables, et partout, aux approches de l'eau, les aulnes à feuilles rondes qu'agite la brise. Un ours se montre parfois, ou un cerf craintif, qui détale en levant la queue. Les bêtes ne craignent pas l'homme, qui ne les chasse pas. Elles l'acceptent, ayant l'air de le mépriser.

On n'imagine guère, avant d'avoir vu, l'envergure des opérations forestières à notre époque, ni la somme de préparatifs qu'elles supposent. Les habitants des villes nées de la forêt ou qui en vivent, Trois-Rivières, Grand'Mère, Shawinigan Falls, La Tuque, soupçonnent peut-être plus que d'autres ce qui se passe au fond des bois, mais les gens du sud de la province, des paroisses vieillies, devenues exclusivement agricoles, n'en sauraient avoir une idée. C'est tout un monde, à la fois proche et lointain, que celui des chantiers. Monde à part, peu connu, isolé vers le nord qui recule toujours, et dont les échos ne parviennent que grossis, enveloppés d'un certain mystère, souvent faussés.

Véritable village que le poste ou dépôt, du mot anglais *depot*, du lac Brown. Vingt-et-une bâtisses, de planches pour la plupart, disposées autour d'une vaste place que sillonnent automobiles et camions, des attelages fourbus. Un chien aboie, que l'on n'aperçoit nulle part. C'est l'un des chiens de traîne de l'inspecteur d'hygiène, enchaîné près de sa niche. A cause de la faune à protéger, il faut un permis pour garder un chien en forêt, et ne pas laisser l'animal en liberté. Alignés sur deux rangs, de chaque côté du quadrilatère jaune de la place, les maisons du personnel; le bureau et le magasin, où les travailleurs trouvent à s'habiller de pied en cap, même à crédit; l'entrepôt des approvi-

sionnements, appelé *la cache*, du vieux mot si typiquement propre à la forêt: l'hôpital flanqué du logis du médecin; la cuisine entre deux longues salles à manger, où le dimanche se récite le chapelet, à l'heure de la messe; un moulin à scie et une forge; les camps des bûcherons de passage, ceux des inspecteurs forestiers, des mesureurs, des employés de dix autres catégories; les écuries des chevaux, où sont tolérées trois vaches; des hangars, des garages pour les autos, un caveau à légumes.

Une trentaine de personnes demeurent au poste, mais il en passe chaque jour autant, des fois plus: hommes en quête d'emploi, venus de tous les coins de la province, à qui l'on donne le gîte, que l'on nourrit, avant de les diriger vers les camps des *bûcheux*, et qui souvent font d'un camp à l'autre la navette, pestant contre le patron, leurs compagnons ou la nourriture, ou qui s'amènent au poste sans raison valable, pour flâner, voir les gens, à la manière des campagnards qui prennent plaisir, leur journée terminée, à perdre quelques heures au village. Le poste, c'est le point de ralliement, le centre nerveux des opérations, le cœur de la région, un peu la vie en société que l'on a quittée, et que l'on regrette.

Le poste a beau se trouver loin de la civilisation proprement dite, l'existence n'y est pas réduite à des moyens de fortune. Les principaux chalets, le bureau-magasin, sont pourvus d'eau courante et du chauffage central, à l'air chaud. Partout des appareils récepteurs de TSF, que l'on dénicher jusque dans les camps le plus éloignés. Le lac Brown est relié au monde extérieur par le téléphone, le télégraphe via La Tuque, un service quotidien des postes et un autre, également quotidien, de taxi. Outre la correspondance, d'affaires ou sentimentale, les journaux arrivent chaque matin; même en retard de deux ou trois jours, ils sont lus de la première ligne à la dernière. Du centre, lettres et journaux, auxquels s'ajoutent des revues sérieuses et moins sérieuses, sont expédiés aux destinataires dispersés dans les campements, quelle que soit la distance.

Nous sommes dans les limites forestières de la *Consolidated Paper Corporation*, qui à cet endroit confie la coupe de son bois à la société *Jean-J. Crête Limitée*, de Saint-Jacques-des-Piles. Un contrat stipule que quelque 120,000

cordes de bois de pulpe, en longueurs de quatre pieds, seront abattues, coupées, empilées et mesurées en bordure des lacs, prêtes pour le flottage, pendant les six mois qui s'écouleront de septembre à mars. L'an dernier, un contrat équivalent nécessita l'embauchage de 3,200 hommes, requit les services de 450 chevaux, d'une douzaine de camions, de tracteurs, de barges de *drave*, comme il est convenu de dire, propulsées par des moteurs portatifs. Pour garder à l'ouvrage 3,000 bûcherons, il faut négocier avec 6,000 et plus. Car, pour un homme qui bûche, il y en a souvent deux qui voyagent, l'un qui se rend au chantier, l'autre qui en revient. Tout ce monde est engagé par la compagnie Crête, mis au travail, nourri, logé, payé par elle. Les bûcherons sont éparpillés dans la forêt, chez les sous-entrepreneurs de coupe, dont les camps sont autant d'unités distinctes, s'approvisionnant au poste pour les besoins d'hommes et bêtes, mais dirigées indépendamment. Le sous-entrepreneur accepte de livrer 3,000 ou 5,000 cordes de bois, se prépare en conséquence, construit dans le secteur qui lui est désigné les bâtisses dont il aura besoin.

Chaque campement relève d'un chef, que l'on appelle habituellement *jobber*, d'un mot anglais plus ou moins francisé. Cet homme dirige les travaux, s'assure des provisions de bouche, des outils, des chevaux indispensables. Il tient compte de ses dépenses et du rendement des employés. Son équipe se compose de cinquante à cent personnes, selon l'importance de son contrat et son goût du risque. Perché sur une hauteur, près d'un lac, l'établissement comporte le bureau-domicile du sous-entrepreneur, une cuisine-salle-à-manger, les camps des bûcherons, une écurie. Ces constructions sont de billes d'épinette. Éclairées à la lampe, elles sont chauffées par des *truies*, barriques d'acier transformées en fournaies oblongues, qui avalent des bûches de trois pieds. Le plancher est de bois brut, où l'on ne se promène pas nu-pieds sans qu'il en coûte, et le plafond en pignon de billes fendues en deux, dont la partie arrondie reçoit les pluies à l'extérieur. Les meubles sont de planches, construits à même les bâtisses. Les hommes mangent sur des tables de bois blanc, parfois couvertes

d'une toile cirée, et leurs lits ont pour matelas des rameaux résineux.

Sévères sont les règlements d'hygiène, qu'un inspecteur fait respecter. Il visite chaque semaine les camps, dit sa satisfaction ou son mécontentement, donne des instructions, adresse des rapports périodiques aux autorités compétentes. Les bâtisses doivent être distantes l'une de l'autre de cinquante pieds, et aucune n'est tolérée à moins de cent pieds du lac. Cela pour prévenir la pollution de l'eau. Les restes de table sont jetés dans une fosse, à quinze pieds environ de la cuisine, à l'arrière. Cette fosse est ordinairement cause de drames sanglants. Car un ours l'a tôt découverte, qui s'y paye la nuit des repas pantagruéliques. Les chiens enchaînés jappent furieusement, les dormeurs se réveillent et sacrent, et le lendemain un piège se dissimule sous des fardoques. La gourmandise perd invariablement son ours. A l'intérieur des camps, les bûcherons sont invités à la propreté. *Ici, lit-on sur des pancartes, les hommes se lavent les mains et se peignent avant chaque repas. Ici, les hommes changent de sous-vêtements et prennent leur bain chaque semaine. On ne commande pas de se peigner et baigner. La persuasion discrète, a-t-il été découvert, est plus efficace. D'autres pancartes s'inquiètent de l'ordre moral: Ici, on ne blasphème pas; ici, les conversations grossières ne sont pas de mise. Ce qui n'empêche point de grasses plaisanteries, quand l'occasion semble propice, ni une langue verte qui ne scandalise personne. Mais les ouvriers de la forêt, de façon générale, tiennent compte des avis silencieux, toujours présents. Les blasphémateurs trouvent à qui parler, et les incorrigibles sont priés de prendre un portage. Ce qui, au sens propre comme au figuré, ne comporte rien de fascinant. Le dimanche, les travailleurs récitent le chapelet en commun, écrivent à leur femme, à la bonne amie d'en bas, ou dorment d'un sommeil de brutes, dans une atmosphère de sueurs, de laine grasse et de cuir mouillé.*

La nourriture est de qualité supérieure. Jamais je n'ai vu autant de mangeaille à la fois que pendant mon séjour en pays de chantiers. Nombreux sont les bûcherons qui font meilleure chère en forêt que dans leurs foyers. Le lard salé et les fèves sonores, il n'en est plus question. Avec les

facilités du transport moderne, les victuailles arrivent chaque jour, pour distribution dans les camps rattachés au poste. Aussi la table de l'homme des bois susciterait-elle l'envie de mainte ménagère de la ville. Sans doute il cuit toujours sur le poêle des fèves au lard, ruisselantes de graisse fondue. Car la fève au lard, c'est une tradition, et le Canadien français est élevé dans le respect des traditions. Mais personne n'est obligé de s'en bourrer. En absorbe qui veut, qui peut, jusqu'à l'indigestion. Les autres ont le choix du menu. Durant les deux semaines vécues dans le haut Saint-Maurice, il m'a été donné de manger au poste, chez les bûcherons, dans un camp d'ouvriers préposés à la construction des barrages. Partout la même abondance et la même variété. Le croira qui veut, mais j'ai vu jusqu'à six tartes différentes à un même repas, et des gâteaux en plus, des pruneaux, de la mélasse, du sucre à la crème. Voilà ce qui s'appelle du dessert. Dîner et souper comportent une soupe, au riz, aux tomates, aux pois, au vermicelle, comme dans les maisons bourgeoises. Deux ou trois plats de viande, selon l'humeur du cuisinier: du bœuf rôti ou bouilli, avec des légumes, porc-frais et jambon, saucisson, tête en fromage, beefsteak même et grillades de lard, etc. Qu'un bûcheron ne se plaigne en ma présence de la nourriture des chantiers ! Je l'enverrai à M. Crête, qui lui permettra de s'empiffrer à crever. Ce qui l'obligera peut-être, étant mort, à chanter l'éternité durant les boustifailles terrestres qu'il méprisait de son vivant.

La technique de la coupe s'est simplifiée. On n'y emploie plus comme jadis le godendard, ni même beaucoup la cognée. L'outil par excellence est une scie légère, le *buck-saw* des Anglais, qu'un homme manie facilement d'un bras. Elle affecte la forme d'un arc grossier, dont le manche serait la poignée, et la lame, la corde. Les Canadiens français ont trouvé un nom à cette scie spéciale. C'est la *sciote*, et le substantif a formé le verbe *scioter*. Les hommes sciotent du matin au soir, à travers le bois. Chaque arbre se coupe à douze pouces du sol. A la hache, le bûcheron entaille le tronc, du côté où il tombera, et la sciote achève la besogne meurtrière. Une fois ébranchées, les billes sont coupées en longueurs de quatre pieds, ou plus exactement de 49 pouces.



Au cours de leur voyage sur les lacs et dans les criques, se heurtant violemment aux rochers, elles perdent le pouce qu'elles ont en trop. Comme les machines à écorcer exigent 48 pouces, des précautions sont prises pour qu'elles aient en temps utile la longueur réglementaire. La bûche de quatre pieds, c'est de la *pitoune*, autre joli mot des chantiers. La pitoune est cordée sur le rivage des lacs, mesurée, examinée, jugée saine ou non par des spécialistes. On la jette l'hiver sur la glace, où elle attend l'heure du départ vers la Mattawin, le Saint-Maurice et la ville.

Si la coupe ne commence qu'en septembre, il s'en faut que la forêt soit abandonnée durant la belle saison. Peu après le flottage du printemps, rapide ou lent selon l'orientation des vents, la réserve d'eau que retiennent les barrages, maintes équipes préparent les activités du prochain hiver. Dès qu'une région a été choisie comme champ d'opérations, des éclaireurs y sont envoyés. Ils déblayent les sentiers de communications, artères vivantes de la forêt; tracent les chemins de portage, où les attelages s'essouffleront à tirer les charges; construisent les routes mieux équilibrées où s'engageront camions et tracteurs; érigent à la décharge des lacs les digues qui assureront l'eau nécessaire à la *drave*. Ces travaux se poursuivent jusqu'à l'automne, alors que les constructeurs cèdent la place au bûcherons. Les uns et les autres ont le même régime de vie, avec cette différence, la température s'y prêtant, que les premiers couchent sous la tente. Ils se tentent, comme ils disent, et ne quittent un endroit que pour se tenter ailleurs. Chaque équipe a des fonctions définies. Les *chats morts*, employés aux routes, —et ainsi nommés parce qu'inaptes à l'abattage des arbres, —ne travaillent qu'aux routes, et les experts des barrages n'iraient pas se fourvoyer dans les méandres tortueux des portages. Les constructeurs ne relèvent pas de l'entrepreneur de coupe, mais de la compagnie propriétaire du domaine.

La police n'est pas exclusivement des villes. Elle existe dans le bois, sous des formes particulières, non moins exigeantes que d'autres. Un système de surveillance et de vérification a été mis sur pied, en vertu duquel certaines catégories d'employés se méfient l'une de l'autre, se guettent l'une l'autre, tout en collaborant. Il y a d'abord le mesu-



reur, ou *colleur*, qui mesure la pitoune empilée. Colleur vient de *scaler*, et témoigne du souci de francisation chez les bûcherons qui n'entendent rien à l'anglais. Le mot a donné *coller* et *colle*. Coller, c'est mesurer; la colle, c'est le bois de pauvre qualité, impropre à la fabrication du papier. Quand le colleur a terminé sa besogne, les forestiers et leurs aides suivent sur ses pas. Ils mesurent à leur tour, notent le bois pourri ou *coti*, la colle, et comparent plus tard leurs observations avec celles du colleur. Leur enquête va plus loin. A travers le chantier, ils s'assurent que les souches ne dépassent pas douze pouces de hauteur, et que rien n'a été abandonné du bois utilisable dans un arbre. Les moindres négligences sont enregistrées, communiquées à la compagnie forestière. En mars ou avril, le sous-entrepreneur de coupe verra son compte débité d'autant. En d'autres termes, il paiera de sa poche le bois inférieur ou gaspillé par ceux dont il est responsable. Le sous-entrepreneur surveille ses employés, mais il est surveillé lui-même par le colleur, lequel est surveillé par le forestier.

Six mois durant, la société Crête emploie trois mille hommes environ, pour alimenter de bois de pulpe quelques-unes des papeteries de la *Consolidated Paper*. Le problème, c'est d'entraîner tout ce monde dans la montagne boisée, de l'occuper, le loger et nourrir, lui avancer même de l'argent. Le problème plus ardu encore, c'est de lui plaire, de faire en sorte qu'il soit content. Aussi les multiples rouages qui s'y appliquent prennent-ils des proportions gigantesques. La trépidation du lac Brown ne reflète qu'un aspect des activités. A quelque quarante milles à vol d'oiseau, à quatre-vingts milles de distance par les routes, un autre poste se dresse plus au nord, celui du Chapeau de Paille. Il ressemble au premier. De l'un et de l'autre partent les bûcherons. L'an dernier, leur bataillon a consommé la bagatelle de 40,000 livres de beurre. Tout est à cette mesure. Au hasard, j'ai noté d'autres chiffres: 164,300 livres de sucre; environ 250,000 livres de farine; 228,700 livres de bœuf et de porc; 53,200 livres de graisse; 8,000 livres de pâtes alimentaires, (vermicelle, macaroni, spaghetti); 4,874 sacs de pommes de terre, de 75 livres chacun; 1,700 gallons de mélasse; 2,100 douzaines de boîtes de tomates et

blé d'Inde. Les bêtes mangent aussi. Pour nourrir 450 chevaux, il fallut transporter 750 tonnes de foin et le contenu de 25 wagons d'avoine.

Et d'où viennent les bûcherons? De partout. Il en arrive chaque jour de la région trifluvienne, de Joliette et de La Tuque, de l'Ontario comme de la Gaspésie, voire des provinces maritimes. Les plus sérieux, les plus stables à l'ouvrage, sont les cultivateurs qui, leurs travaux d'automne terminés, *montent* dans le bois pour gagner l'argent qui permettra de boucler le budget familial, ou d'ajouter à leurs économies. Il y a les *chapeaux durs*, malheureux des villes qui désespèrent d'y pouvoir gagner leur vie, et demandent à la forêt le pain quotidien. Ils abandonnent tôt la partie, dépourvus de l'endurance et de l'entraînement nécessaires. Au plus fort de la dernière crise, des médecins et des avocats se réfugièrent ainsi dans les chantiers, mais ils n'y séjournèrent pas longtemps. Les plus typiques sont les voyageurs ou *jumpers*, qui ne restent pas en place, affichent un mécontentement constant, se baladent d'un poste à l'autre, d'un camp à l'autre. Ils s'affairent quinze jours chez un sous-entrepreneur, une semaine chez son voisin, maugréant contre le patron, la nourriture ou le logement, les compagnons qu'on leur donne, l'arrogance du cuisinier, le cheval trop rétif à conduire, les épinettes trop grosses ou trop grêles qu'ils abattent. Ils se présentent des fois au poste, réclament du travail à tue-tête, et sitôt reçu leur numéro matricule, qu'ils épinglent à leur chapeau, retournent à leur village. Ils ont payé leur transport, deux ou trois repas à la cuisine, mais ils sont heureux. Ils ont *jumpé*. Ivrognes souvent, paresseux surtout, ces fantaisistes parcourent le bois de septembre à novembre, après quoi ils disparaissent. Vers la Toussaint, c'est l'arrivée des cultivateurs et de leurs fils. De ce moment, les équipes permanentes se recrutent.

Pendant les six mois que dure la coupe, la vie religieuse du bûcheron se réduit à sa plus simple expression. Il ne saurait être question de messe le dimanche, encore moins des vêpres. On les remplace par la récitation en commun du chapelet, et celui qui le dit s'appelle le curé. Une fois ou deux l'hiver, un prêtre vient pour la *mission*. A moins d'empêchement grave, il y a mission à la Noël et messe de

minuit. L'an dernier, la messe de minuit fut chantée solennellement au lac Brown, avec diacre et sous-diacre. Les travailleurs se confessent et communient, écoutent attentivement les instructions. Rares ceux-là qui refusent au missionnaire l'entretien qui met ordre à leurs affaires spirituelles. Ils seraient d'ailleurs mal vus de leurs compagnons, des employeurs, et les remarques qui suivraient, les quolibets, les plaisanteries plus ou moins grosses, les obligerait à chercher refuge en d'autres lieux. La vie du chantier est rude, mais il y est des choses dont on ne plaisante point. A la tête des lits, les chapelets usés pendent à un clou, entre l'étui à violon et les chaussettes de rechange.

L'accoutrement des hommes se ressemble partout, hors les variantes que suggère le goût individuel. La haute botte lacée paraît indispensable, mais personne ne s'attarde à la lacer. Cela prendrait trop de temps. Les lacets s'enroulent autour de la cheville, et la tige bâille. Les ceintures de cuir sont plus appréciées, ornées de verrotteries colorées, et telles bottes jugées luxueuses présentent les mêmes embellissements. Les chemises de laine exhibent les sept couleurs de l'arc-en-ciel, le noir en plus, le blanc en moins, de même que les mille teintes et nuances qu'elles composent. Ces outrances amusent les jeunes, mais les gens rassis ne leur accordent aucun intérêt. Ceux-là usent leur vieux linge. La vétusté de certains couvre-chefs et les bigarrures de quelques fonds de culotte, dépassent les possibilités de l'imagination.

Si le bûcheron a ses mœurs et traditions, vieilles comme le pays, à l'occasion ses manies, il possède aussi une langue qui lui est propre. Langue pittoresque coulant de source, qui enrichit le vocabulaire d'heureux canadianismes, même si leur étymologie reste obscure. L'anglicisme s'y glisse, mais l'homme des chantiers française autant qu'il le peut, encore que certains termes restent rebelles. Ainsi *notcher*, pour entailler un arbre, lui faire à la hache une entaille, une *notch*, avant de l'attaquer avec la sciote. Ainsi *skidder*, qui consiste à traîner une bille à l'aide d'un cheval, dans un étroit chemin de halage. *Trail* se substitue trop souvent à sentier, et *dam* signifie invariablement un barrage. Aux

alentours du Chapeau de Paille, ce dernier mot a permis de baptiser un lac du joli nom de la Dame brûlée. La *drave*, c'est le flottage, et les *draveurs* ne sauraient s'appeler autrement. Mais des substantifs, des verbes et des tournures naquirent dans la forêt, qui ajoutent à la langue française des Canadiens, sinon à celle des puristes. Ainsi *sciote* et *scioter* paraissent de belle venue, de même que *portage*, *portager* et *portageux*. Le mot *portage* a donné lieu à une expression fort originale: *prendre un portage*. Et *prendre un portage*, c'est s'en aller; faire *prendre un portage* à quelqu'un, c'est l'inviter à disparaître, le mettre à la porte, le chasser, l'envoyer au diable.

Nous avons noté *pitoune*, *truie* et *cache*, *se tenter*, *chats morts*, *chapeaux durs*, termes qui sonnent bien français. Il y a encore *bacagnole*, en usage dans certaines campagnes, et qui désigne une sorte de traîneau sans lisses, qu'un cheval tire dans les portages; *têteux*, connu dans la région de Sorel, qui s'applique à une petite embarcation à fond plat; *bourgaud*, le cornet d'écorce de bouleau qui sert à appeler l'original; *cochon*, billes attachées ensemble derrière une charge, pour l'empêcher d'être entraînée par son poids, dans les descentes; *rentersis*, secteur où le vent a renversé les arbres; *Saint-Michel*, repousse de conifères, hauts de quatre à cinq pieds, à travers lesquels il est très difficile de marcher; *paqueton*, paquet où le bûcheron a roulé et ficelé ses vêtements de rechange; *collier*, courroie que le portageux se passe au front, et qui soutient le paqueton sur ses épaules; *watassé*, énorme poisson blanc des rivières Mattawin et Saint-Maurice; *pie*, nom donné au geai du Canada, à cause de ses habitudes familières; *messieurs*, touristes, pêcheurs, chasseurs, hommes de la ville; *trous d'araignée*, trous dans la glace d'un lac, où l'eau ne gèle pas, et d'où partent des fissures qui simulent des pattes d'araignée. Au chapitre des verbes et locutions: *plaquer*, marquer les arbres à la hache, pour reconnaître son chemin; *rencontrer des arrêches*, rencontrer des obstacles, des difficultés, avoir de la misère; *scier à la garde*, scier les billes sur la garde, sorte de long chevalet; *marcher le bois*, faire une exploration dans le bois, aller à la découverte, parcourir le bois en comptant les conifères susceptibles d'être abattus. Cette nomenclature

est nécessairement incomplète. On peut vivre des années en forêt et s'étonner encore des saveurs linguistiques dont elle est prodigue.

Le métier de bûcheron n'en est pas un de demoiselle. Couper de la pitoune du matin à la brunante, exige des muscles. Les hommes ne se hâtent guère au travail, mais ils ne musardent pas non plus entre deux traits de scie. Ils sont d'ailleurs tenus à un rendement minimum, fixé par le patron. Pour son labeur, l'ouvrier touche le salaire mensuel de \$52., déterminé par le gouvernement de la province, plus un boni de vie chère, de 13 sous par jour. Le logement et la nourriture s'y ajoutent, de la façon que l'on sait. Ce n'est pas encore le Pactole. S'ils se soucient vraiment de tirer le meilleur parti possible de leur état, les bûcherons restent libres de scioter à forfait. La rémunération est alors de \$2.35 la corde de bois, souvent plus, selon les marchés conclus, mais les hommes payent leur pension, à raison de \$4., par semaine. Et c'est un as qui abat plus de deux cordes dans sa journée. En général, les travailleurs de la forêt ne roulent pas sur l'or. Même les colleurs, les forestiers et leurs seconds, les marcheurs, qui relèvent des papeteries, l'inspecteur d'hygiène et le cuisinier, tous ceux-là qui ne se classent point parmi les manœuvres, ne reçoivent qu'un traitement assez modeste, variant de \$65., à \$150., par mois. C'est relativement peu, si l'on songe que ces hommes ont pour la plupart femme et enfants vers le sud, à la ville ou à la campagne, et que la famille compte pour vivre sur leur revenu. Certains sous-entrepreneurs ne font pas davantage fortune. Si un bon nombre se tirent d'affaires convenablement, d'autres sont moins heureux. Leurs risques sont trop grands, trop variés. L'indiscipline ou la paresse des employés, la mort inopinée de chevaux, le gaspillage à la cuisine, le transport plus coûteux que prévu, efface parfois le bénéfice envisagé. Il arrive qu'un sous-entrepreneur se maintient juste à flot, ses déboursés égalant la somme qu'il reçoit. Assez souvent alors l'entrepreneur de coupe le dédommage, surtout quand il s'agit d'un homme qui ne mérite aucun reproche. Chaque automne retrouve les sous-entrepreneurs à leur poste, riches d'espoirs neufs. Ils ont l'aventure dans le sang. Ce sont des joueurs. Des

tenaces. Des optimistes qui sans cesse voient poindre à l'horizon des jours meilleurs. Comme ceux qui manient la sciote et la hache, ils aiment trop le bois pour ne pas se découvrir d'excellentes raisons d'y revenir.

Mais qui donc tire de la forêt des avantages substantiels? Probablement les seuls propriétaires du fonds, ceux qui l'exploitent en vue de la production du papier. Sans doute les entrepreneurs de coupe ne travaillent pas pour des prunes, mais leur bénéfice n'est apparemment qu'un pourcentage modeste du chiffre de leur contrat, compte tenu de la mise de capitaux, des intérêts à verser sur les avances des banques, des risques multiples qu'ils affrontent. Difficile d'entrer dans le détail, mais c'est là l'impression qui se dégage des renseignements recueillis sur place, non dans les seuls bureaux, mais en causant avec les employés de tous rangs. Une corde de bois de pulpe donne une tonne de papier à journal. La coupe de cette même corde occasionne une dépense moyenne de \$12., et le papier se vend de ce temps \$46., la tonne. Évidemment le coût initial de la matière première, la fabrication et les frais généraux justifient un écart, mais c'est ici que se trouve le profit tangible. Chose certaine, on constate plus d'opulence chez les magnats du papier que chez le bûcheron, le forestier, le sous-entrepreneur et même l'entrepreneur de coupe.

On estime que 40,000 hommes et plus s'occupent chaque hiver aux travaux forestiers, dans la seule province de Québec. Une imposante armée de braves gens, jeunes et vieux, d'isolés, souvent de miséreux. Des hommes sans femmes, parlant sans cesse des femmes, qui s'ennuient de l'épouse ou de la fiancée, de leur mère, de leurs filles, et qui le dimanche écrivent de leurs doigts trop larges des lettres naïves, où ils ne savent exprimer les sentiments dont ils ont le cœur plein. Durs à cuire d'apparence, ces rustres sont à leur manière des sentimentaux, qui n'existent que pour ceux-là qu'ils ont laissés *en bas*, la femme et les enfants, les vieux parents. Ils ne nourrissent à les entendre qu'un désir: quitter le bois pour retourner à leur famille. Mais ils y remontent chaque année, comme ils disent, incapables de résister à l'appel des espaces libres, de la montagne, des lacs en enfilade, des épinettes noires et bleues chantant dans

le vent. Ils ont la forêt en eux. La forêt du nord où l'air froid pique la peau, les senteurs de résine collent aux vêtements, les étoiles brillent plus qu'ailleurs, la nuit. A mener la vie paisible, ordinaire, des gens ordinaires, ils seraient malheureux. Ils s'y résignent quelques mois, mais soutenus par l'espoir, l'automne revenant, de s'enfoncer à nouveau sous la futaie. Il y a en eux de l'atavisme. Un atavisme de trois siècles, qu'ils transmettront à leurs fils, par delà les fils à leurs petits enfants, tant qu'il se trouvera au pays de Québec des montagnes à connaître, des cours d'eau à suivre, des arbres à coucher sur le sol. Quelques-uns meurent à la tâche, la tête fracassée par une branche, les reins brisés au pied d'une falaise, avalés par l'eau mugissante d'une crique transformée en torrent, et leurs compagnons accablés érigent une croix où la mort a passé.

Une telle croix de bois noirci, sur la rive nord de la Mat-tawin, rappelle que trente hommes périrent un jour, quand leurs barges de *drave* s'éventrèrent sur un rocher.

—Le Jardin des Morts... m'a dit respectueusement un gars de là-bas, en désignant l'endroit du terrible drame.

Harry BERNARD.